

► LES PLAIES DU FOOT, SUJET D'INSPIRATION
► Plusieurs ouvrages explorant les zones d'ombre du football paraissent, dont « Le Dernier Penalty », de Gigi Riva
► Entretien avec Olivier Villepreux, journaliste

Philippe Costamagna, Fabienne Kanor

Bernardo Atxaga, Giorgio Fontana

« Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris », de Jules Andrieu

► CLAUDE LÉVI-STRAUSS
Extraits de « De Montaigne à Montaigne », qui rassemble deux conférences inédites de l'anthropologue



► LE FEUILLETON
Eric Chevillard observe Jean-Louis Giovannoni à la loupe

► POLITIQUE-FICTION
« Spada », de Bogdan Teodorescu

Jean-Michel Espitalier, poète sans barrière



L'appel aux larmes

Penseur sensible, Georges Didi-Huberman célèbre la puissance émancipatrice du sanglot

JEAN BIRNBAUM

Les réseaux sociaux ont fait circuler ces mots tracés sur un mur de Nanterre, au cœur d'une nuit qui tenait à rester debout : « *Il y a une autre fin du monde possible.* » Formule magnifique, profonde, dont la gravité bravache résume bien l'angoisse du moment, la double interrogation de l'époque : comment faire le deuil des anciennes espérances ? Et comment faire de ce deuil le terreau même d'un élan inédit, d'une autre alternative ? « *Il y a une autre fin du monde possible.* »... Cette méditation narquoise n'est pas seulement un défi adressé à tous ceux qui affichent leur hâte d'en finir, pour de bon, avec le monde, à l'instar des enthousiastes du djihad mondial. C'est surtout un appel à porter le deuil très loin, jusqu'à son point d'incandescence, celui d'une nouvelle espérance.

Cette dialectique du deuil et de l'émancipation, Georges Didi-Huberman fait mieux que la penser, il la prend en charge, la préserve dans sa puissance fragile. Aux confins de l'esthétique, de l'anthropologie et de la politique, ce philosophe aussi discret qu'incontournable bâtit une œuvre qui ignore les frontières disciplinaires mais aussi nationales, puisque ses textes rayonnent bien au-delà de la France. Il y a quelques mois, il recevait à Francfort le prix Theodor-W.-Adorno, l'une des récompenses les plus prestigieuses qui soient pour un intellectuel.

Chez lui, l'écriture voit, l'image observe, le silence crie et les sanglots nous remettent en mouvement

Dans le discours qu'il fit à cette occasion, Didi-Huberman rappela justement à quel point le motif de la fin du monde obséda Adorno lui-même (1903-1969), théoricien hanté par les tragédies du XX^e siècle, et dont le regard était d'autant plus subversif qu'il était saturé de désespoir. « *Ce qui lui restait de mieux à faire était de pleurer sec, comme parviennent encore à le faire les personnages de Beckett* », et ces larmes amères, là aussi, étaient la seule manière de retrouver le goût de l'histoire.

Les larmes comme recours, le sanglot comme sursaut, comme manière de retrouver un sens, tel est justement le motif qui irrigue le nouveau livre de Georges Didi-Huberman. *Peuples en larmes, peuples en armes* constitue le sixième et dernier tome du cycle baptisé « L'Œil de l'histoire », dont chaque volume nous apprend à déplacer notre regard en mesurant la puissance des images comme les pouvoirs du langage. Dans cette ultime étape, on retrouve la douce souveraineté de cet intellectuel qui fait de la pensée un art du montage, et dont la plume si littéraire s'élance sans cesse d'un tableau à un roman, d'un traité philosophique à une scène de cinéma.



Georges Didi-Huberman. ÉDOUARD CAUPEIL POUR « LE MONDE »

Au cœur du livre surgit donc une séquence d'un célèbre film : la scène de lamentation du *Cuirassé Potemkine* (1925), chef-d'œuvre du cinéaste russe Sergueï Eisenstein. Un matelot s'insurge contre la misère qui écrase ses camarades, son officier l'abat, mais voici qu'autour de sa dépouille des femmes se mettent à pleurer : la révolution de 1905 peut éclater.

Selon sa méthode, Didi-Huberman commente le film mais aussi les lectures qui en ont été faites. A commencer par celle de Roland Barthes, avec lequel il s'explique ici patiemment, sans acrimonie. Contre l'auteur des *Mythologies* (Seuil, 1957), qui voyait dans la scène des « pleureuses » une emphase idéologique, un pathos pitoyable, Didi-Huberman, lui, y repère un moment crucial : soudain, la faiblesse se fait grandeur, pleurer devient un geste politique, l'émotion tourne à l'émeute. Demander le respect

pour les larmes, ici, c'est refuser tant la complaisance dégoûlante que le mépris hautain. C'est essayer de reconnaître, à même le sanglot, l'avènement d'une dignité retrouvée.

Commence alors l'une de ces généreuses flâneries que Didi-Huberman aime offrir à qui le suit. Citant les classiques mais aussi de jeunes auteurs contemporains, il nous emmène à travers des siècles d'art et de philosophie, à la recherche d'une tradition ouverte, émue, qui s'est refusé à séparer le désir et l'idée, la passion et la pensée. En chemin, attendez-vous donc à contempler les mots de Bergson, de Freud ou de Rancière, mais aussi à lire les images d'un film de Rossellini, d'une série américaine ou d'un documentaire chinois.

Car telle est la magie de Didi-Huberman : chez lui, l'écriture voit, l'image observe, le silence crie et les sanglots nous remettent en mouvement. Parmi les ré-

voltés d'Eisenstein comme dans les indignations les plus contemporaines, le philosophe rend justice à la sensibilité et à sa puissance d'émancipation. Le deuil exige la survie. Les trahisons imposent un regain d'imagination, l'urgence d'une fidélité neuve. Pour lui, les larmes disent la fragilité et le deuil, oui. Bien plus, elles osent déclarer l'impuissance, elles vont jusqu'à « célébrer l'impuissance ». Mais, on l'aura compris, c'est pour mieux proclamer la force des vulnérables, pour préparer la victoire des perdants, ce moment où « *les pleurs de chacun deviendront le chant de tous* ». Georges Didi-Huberman a l'imagination fertile, la mémoire longue et l'angoisse obstinée. Le démon de son cœur s'appelle « malgré tout ». ■

PEUPLES EN LARMES, PEUPLES EN ARMES. L'ŒIL DE L'HISTOIRE 6, de Georges Didi-Huberman, Minuit, « Paradoxe », 464 p., 29,50 €.